PRÉFACE de Jean-Dominique MICHEL

Il y a cinquante ans, au sortir des Trente Glorieuses, le dessinateur Reiser affirmait joyeusement : « Nous vivons une époque formidable ! »

Nous devons sans doute aujourd'hui réviser ce propos. Nous vivons en effet une période certes passionnante, mais aussi inquiétante et même consternante à bien des égards.

L'anthropologie de l'imaginaire nous renseigne sur le fait que nous sommes en fait engagés dans un changement d'époque, ce que le sociologue Michel Maffesoli définit de manière plus soutenue par le terme de « transmutation épochale ». Une époque s'achève, un nouveau monde est en train de naître et le passage entre les deux époques se traduit par une période crépusculaire, au cours de laquelle l'idéologie agonisante se boursoufle dans des expressions grotesques et délirantes.

C'est aujourd'hui tout le paradigme moderne, avec ses principes fondateurs d'individualisme, de rationalisme et de progressisme, qui connaît une telle bouffée délirante en produisant un monde qui n'est juste plus vivable. L'idéologie, les procédures et la technique l'ont emporté sur le sens des choses, en particulier le respect de la nature humaine et de sa dignité. Les institutions sociales (privées et publiques) sont devenues, de manière systémique, structurellement et fonctionnellement maltraitantes.

La modernité, en ses dogmes fondamentaux, privilégiait les valeurs de compétition, de lutte, de hiérarchie et de dominance, tout en les contrebalançant par l'énoncé, quelque peu incantatoire, de droits sensés limiter les agissements potentiellement nocifs des pouvoirs institués. Or avec la décadence de notre civilisation, les systèmes de gouvernance ont basculé, globalement, comme le relève Marion Saint Michel, vers la perversité.

L'un des grands défis du temps est ainsi d'avoir le courage d'observer comment l'accès à des positions de pouvoir au sein de nos systèmes sociaux privilégie, en leur donnant un indiscutable avantage compétitif, des profils de personnalités toxiques. Le généticien Albert Jacquard nous en avait avertis au milieu des années 1990, en signalant que nous étions en train de créer une société dangereuse en plaçant à des positions de responsabilité des personnes sans foi ni loi ou tellement conformistes qu'elles ne seraient plus capables de s'opposer à la moindre dérive.

Trente ans plus tard, ce constat et pleinement validé.

Parmi les scories qui encombrent le devenir des sociétés depuis l'émergence de la première civilisation, on trouve cette accession au pouvoir répétitive de personnalités objectivement dangereuses, avides de pouvoir et d'avoir au-delà du raisonnable et prêtes à tout pour les accaparer. Des êtres à part, dans un captivant paradoxe qui est celui d'être à la fois radicalement différents de la plupart des gens tout en manifestant à l'extrême des tendances présentes en chacun.

Je parle bien sûr de ces profils désignés aujourd'hui tantôt – la nosographie reste indécise à leur égard – comme sociopathes, manipulateurs pervers, pervers narcissiques, prédateurs globaux, paranoïaques ou même psychopathes[1].

Au-delà des définitions et des étiquettes, il s'agit de personnes ayant comme caractéristique commune les quatre traits de personnalité réunis au sein de ce que l'on appelle aujourd'hui la « tétrade noire », soit le machiavélisme, le narcissisme, la psychopathie (l'indifférence aux souffrances des autres) et le sadisme. Ces caractéristiques prépondérantes les conditionnent à ne rechercher que leur propre avantage et leur propre plaisir, avec une jubilation à manipuler, à tromper et même à intentionnellement détruire les autres.

Ces tendances, certes, sont présentes en chacun mais, Dieu merci, à des doses modérées – on aurait envie de dire « homéopathiques ». Si nous avons tous sans doute déjà eu la tentation d'étrangler notre voisin ou notre supérieur hiérarchique, la saine construction de notre psychisme nous permet d'en entretenir au besoin le fantasme fugace sans pour autant être à risque de passer à l'acte !

Nous pouvons parfois même nous montrer méchants « en pensée, en parole, par action ou par omission », lorsque par exemple nous sommes en colère ou dans la peur, mais il ne fait pas partie de notre construction

1 Des distinctions sont utiles entre ces profils, mais le langage courant tend à les rendre synonymes pour désigner un continuum de réalité. (NdA)

de prendre du plaisir à intentionnellement faire du mal aux autres ou de tirer profit de leur situation de vulnérabilité.

Les personnes dont nous parlons, à l'inverse, y consacrent leur vie.

La recherche actuelle quantifie à près de 4 à 5 % de la population ce groupe inquiétant de personnes pour lesquelles infliger de la souffrance à autrui est le moteur de leur existence.

Ce qui nous plonge dans une nouvelle considération paradoxale puisque c'est à la fois fort peu (95 % des gens ne relèvent pas de ce profil) tout en constituant une masse critique à fort pouvoir de nuisance : dans toute assemblée de 200 personnes, il y a ainsi nécessairement une dizaine de personnes qui sont dans ce cas.

Tant qu'une société est tenue par des valeurs morales partagées, fortes, qui notamment protègent la dignité de chacun (et *a fortiori* des plus faibles), ces pervers sont obligés de rester discrets. À l'inverse, lorsqu'une société entre en décadence et que le banquet des inconduites et des crimes est ouvert pour la caste des privilégiés, avec une forme d'immunité systémique, on les voit agir d'une manière de plus en plus décomplexée.

Les périodes de transition entre deux époques, qui voient les élites au pouvoir devenir délirantes et débridées, fournissent bien sûr un terreau privilégié pour une floraison des comportements de cette nature. On comprend de fait pourquoi et comment, depuis quelques années déjà, où que nous tournions notre regard, nous avons l'impression de découvrir un immense bataillon de personnes de cette nature aux positions de pouvoir de notre société (qu'elles soient politiques, économiques, médiatiques, judiciaires, académiques, etc.).

L'anthropologue que je suis aime toutefois considérer la problématique abordée dans cet ouvrage dans la perspective plus globale de l'évolution de l'espèce.

L'histoire de l'humanité s'est en effet caractérisée par une succession de dérives totalitaires, d'entreprises guerrières destructrices et insensées, d'accession au pouvoir de pervers et de psychopathes qui n'ont cessé de semer la ruine et la désolation à la surface de la terre – là où l'immense majorité des êtres humains ne demande rien d'autre que de pouvoir vivre en paix et dans une abondance raisonnable et équitable.

Chaque épisode tragique se conclut par de grandes déclamations dans le registre « Plus jamais ça ! », mais à défaut de construire une compréhension

collective, les mêmes causes conduisent en quelques générations au plus aux mêmes effets.

Pour que le projet humain (le seul sur cette planète à reposer sur un tel potentiel évolutif) puisse enfin devenir viable, on ne voit pas d'autre solution que de celle d'enfin développer collectivement une immunité et, par là, une protection, contre les dérives de la gouvernance perverse.

La grande difficulté en l'espèce tient à ce que la perversité reste difficile *à penser* pour le commun des mortels. Si nous savons, par les livres et les films ou la connaissance de l'histoire, que des « manipulateurs » des « sadiques », des « pervers » ou même des « monstres » existent au sein de notre espèce, savoir les identifier reste à peu près impossible avant d'avoir été soi-même victime (que ce soit sur le plan privé, professionnel ou collectif) de leurs agissements.

Même confronté à des comportements, des paroles ou des attitudes franchement nocifs, le pli naturel est de chercher une explication rassurante, une rationalisation de l'anormal en accordant en quelque sorte le « bénéfice du doute » à la personne concernée. Un président de la République en exercice peut par exemple dire haut et fort qu'il tient à (*sic*) « emmerder » une catégorie de personnes qu'il ne considère plus comme des citoyens (étant donné qu'elle s'oppose à son diktat) : on feindra de ne pas avoir remarqué la nature proprement scandaleuse d'un tel propos. On invoquera son « désir sincère de protéger la population » ou osera même affirmer, avec l'intéressé, qu'il s'agissait d'une « parole affectueuse » !

Combien de personnes au cours de la crise Covid se sont-elles dit : « Je ne peux pas croire que mon médecin me pousserait à me soumettre à une expérimentation médicale risquée. J'ai confiance en lui, s'il me pousse ainsi c'est parce qu'il est convaincu, sur la base d'éléments solides, qu'il a pris le soin de vérifier, qu'il n'y a pas de risque à me faire injecter. » Sans voir que les praticiens, bien sûr majoritairement honnêtes à un niveau personnel, étaient captifs d'une toile d'araignée de corruption systémique parfaitement perverse.

On pourrait multiplier les exemples, le fait est que le commun des mortels, avant d'avoir acquis, douloureusement, de l'expérience, ne parvient pas à correctement penser la perversité, ses procédés et ses manifestations. Ce qui est à la fois rassurant et inquiétant.

Rassurant parce qu'en effet le propre des procédés pervers est la déshumanisation.

Et comme nous sommes des êtres humains, que nous reconnaissons aux autres cette qualité, une telle pensée nous est intrinsèquement étrangère. Ce qui n'empêche pas la masse (toujours la masse, elle-même produit d'une déshumanisation par mimétisme grégaire) de pouvoir participer activement à des procédés de déshumanisation quand les pervers leur en donnent l'ordre en fournissant une justification « honorable ».

Les pervers étant des virtuoses dans le fait de nimber leurs intentions destructrices dans des faux-semblants d'honorabilité et parfois même de vertu, le commun des mortels se raccroche à ces indices rassurants pour en quelque sorte ne surtout pas avoir *à voir et à penser* la réalité de ce à quoi il en vient à participer.

C'est dire toute l'importance du livre que vous tenez entre vos mains. On peut en effet espérer que la période actuelle constitue une sorte d'expérience pédagogique à grande échelle.

Le jour où nous pourrons – enfin – faire le bilan de ce qui s'est produit au cours de ces dernières années, mettre à plat la somme de mensonges, de falsifications, de manipulations, de propagande et de corruption mis en œuvre par la caste dominante pour abuser de la confiance et de la crédibilité de la population, pourrons-nous peut-être enfin mettre au jour nos capacités de compréhension et donc d'autodéfense collective face à la gouvernance perverse.

Marion Saint Michel nous propose ici un tour d'horizon englobant les différentes facettes de ce phénomène si difficile à penser. À partir de son expérience clinique et des compréhensions transversales qu'elle a acquises, elle nous invite dans un méticuleux et fructueux inventaire des nombreux visages de la gouvernance perverse. Pour notre plus grand bénéfice, tant – selon l'adage issu de la sagesse populaire – « une personne avertie en vaut deux » !

Développer notre compréhension et notre conscience est en effet la seule voie possible pour ne plus nous retrouver exposés sans défense à ce qui, selon la définition théologique de la perversité, est fondamentalement mensonge, accusation, dénigrement et « ennemi du genre humain ».

Jean-Dominique Michel[2]

2 Anthropologue de la santé, expert en santé publique, Jean-Dominique Michel est l'auteur de plusieurs ouvrages de référence sur la crise Covid, dont *Autopsie d'un désastre* et *La Fabrication du désastre*, parus aux Editions marco pietteur. Ses interventions au cours de cette période ont rejoint des millions de personnes et reçu un très large soutien au sein de la communauté scientifique. Il propose des formations basées sur les neurosciences et l'anthropologie appliquée pour mieux se connaître et mieux vivre au quotidien. Les émissions de sa web-TV sont très suivies (www.jdmichel.tv). (NdE)